

Il reprend le texte de Yāqūt, sans le modifier, et indique en note les corrections et compléments nécessaires. Pour les toponymes qui ne correspondent à rien de connu, sa vaste érudition lui permet de proposer dans certains cas des noms voisins qui ont pu être déformés. Enfin, il fait une brève étude, dans l'introduction (p. 5-11), sur les sources de Yāqūt.

L'ouvrage rendra de grands services en isolant tout ce qui est singulier — et souvent douteux — dans l'œuvre de Yāqūt. On regrettera seulement que le qāḍī Ismā'il al-Akwa' ait négligé de mentionner sur quelle édition de Yāqūt il se fonde et que la carte (entre les pages 292 et 293) soit si médiocre.

Christian ROBIN
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Harry Thirwal NORRIS, *The Berbers in Arabic Literature*. Longman, London and New York, Librairie du Liban, 1982. 13,5 × 21,5 cm., xi + 280 p.

Ce livre a été conçu dans le cadre d'une série d'essais consacrés au « Monde Arabe » sous la direction de Nicola A. Ziadeh, professeur honoraire d'histoire à l'Université Américaine de Beyrouth. L'auteur, qui avait une expérience du monde maghrébin pour y avoir séjourné et effectué des recherches, devait donc traiter des Berbères sans trop s'écarter du domaine arabe, objet de la collection. Ce qui n'est pas simple. Aussi prend-il soin d'annoncer dans sa préface que son ouvrage « n'est ni un aperçu historique, ni une étude anthropologique étayée par une documentation sûre. C'est la présentation d'un peuple tel qu'il se dégage de la littérature orale et écrite » (p. x). Pas tout à fait, cependant. En effet, faute de pouvoir embrasser le monde berbère dans sa totalité et surtout dans sa diversité, H.T. Norris a « choisi (d'étudier ou de présenter) les groupes berbères les plus représentatifs, à savoir : les Berbères ibāḍites de l'Algérie orientale, de la Tunisie et du Djabal Nafūsa libyen; les Berbères du Maroc septentrional; les peuples (politique oblige) du Sûs marocain et de la Mauritanie; et les Touaregs du Sahara » (x-xi). L'auteur ne s'arrête pas ici dans la limitation de son sujet. « Par littérature arabe, ajoute-t-il, j'entends les sources arabes qui éclairent la vie et les idées (which shed light on the life and ideas) de ces peuples berbères, en donnant la priorité à une bibliothèque (library) d'œuvres en arabe écrites par les Berbères eux-mêmes » (xi). Et de préciser enfin, dans la jaquette du livre : « œuvres (...) qui n'ont pas encore été traduites et publiées en anglais ».

Ainsi restreint, le livre est divisé en dix chapitres indépendants les uns des autres et précédés d'un court extrait du *Mafāḥir al-Barbar*, « Titres de gloire des Berbères ».

Chapitre I : Les Berbères et les sources arabes (1-11). Après l'inévitable explication du nom « Berbère », toujours la même, une évaluation approximative des populations berbères, notamment en Algérie et au Maroc, et des indications sommaires sur la répartition de leurs langues, l'auteur rappelle très brièvement les sources arabes.

Chapitre II : Les Berbères et leurs voisins du sud dans la littérature médiévale européenne (12-31). Succession de citations d'auteurs succinctement introduites et commentées par l'auteur.

On y trouve notamment des paragraphes du genre : « Noirs cannibales en Espagne », « Les miracles de la Vierge Marie et les Berbères », « La présence africaine dans la chanson de geste occidentale », etc.

Chapitre III : Généalogie berbère (32-43). Prétexte pour discuter de l'origine des Berbères, plus exactement pour présenter les points de vue de quelques savants en la matière. L'auteur cite d'abord trois occidentaux : Henry (anglophone), F. Stuhlmann (germanophone), G.H. Bousquet (francophone). Ensuite viennent les théories de quelques historiens d'expression arabe sur la question, Ibn Ḥazm et Ibn Ḥaldūn occupant la plus grande place.

Chapitre IV : La conquête de l'Afrique berbère et les Berbères en Espagne (44-70). Y sont essentiellement reprises, textes à l'appui, les thèses d'auteurs occidentaux, notamment celles de E.F. Gautier mettant l'accent sur l'opposition Zanāta/Ṣanhāḡa, nomades/sédentaires pour des raisons de mode de vie et d'histoire lointaine. A cela s'ajoute l'arabisation qui, avec les nombreux mariages mixtes et la conquête de l'Espagne, « conquête berbère » avant tout, aurait définitivement fait basculer l'Afrique du Nord.

Chapitre V : Les Ibāḍites puritains de Siġilmāsa, de Tāhert roustémide et du Ġabal Nafūsa libyen (71-91). Evocation de quelques grandes figures ibāḍites, bien plus souvent à travers les écrits d'orientalistes que d'auteurs arabes ou berbères. T. Lewicki, le grand et incomparable spécialiste de la « secte », y est largement mis à contribution, davantage qu'al-Šammāhī ou Abū Zakariyyā al-Warġlānī, les deux ayant été, et depuis fort longtemps, minutieusement exploités par le savant polonais.

Chapitre VI : Les Bargawāṭa et leur Koran berbère (92-104). L'auteur présente ce mouvement à la fois social et nationaliste comme un phénomène convenant à la structure mentale du Berbère et étroitement lié à la conquête de l'Espagne, Ṭarīf, un des premiers conquérants de la Péninsule Ibérique selon la tradition, y ayant joué un rôle de tout premier plan. Le succès de cette hérésie, son organisation sociale et ses tendances doctrinales sont présentés à travers les synthèses d'auteurs européens dont H.T. Norris épouse plus ou moins les conclusions. C'est ainsi, entre autres, que Nahum Slousch est cité à l'appui de l'orientation donnée à ce chapitre, à savoir que « le schisme des Bargawāṭa est resté au fond juif de cœur et dans ses tendances ». Pour les sources arabes, le lecteur est renvoyé à Moḥamed Ṭalbi (Hérésie, acculturation et nationalisme des Berbères Bargawāṭa).

Chapitre VII : 'Abd Allāh ibn Yāsīn et ses guerriers voilés du Ribāṭ (105-156). L'auteur, un peu plus à l'aise ici, fait revivre le monde ṣanhāġien dans son passé et dresse, à l'aide de textes arabes publiés ou à l'état de manuscrit, un tableau des éléments constitutifs de la future dynastie almoravide. Et, ne s'étant pas engagé à écrire une histoire de la dynastie dans son ensemble, il s'est attaché avec bonheur à en suivre pas à pas les grandes figures. Le tout, très souvent, à travers une littérature arabe abondante et parfois insuffisamment exploitée.

Chapitre VIII : Ibn Tūmart, le Mahdī des Maṣmūda marocains (157-184). Autrement plus complexe mais historiquement plus connue, la personnalité d'Ibn Tūmart et des Berbères

Maṣmūda ne se prêtait pas à une analyse originale. Il n'est pas aisé, en effet, d'évoquer la vie d'un homme exceptionnel qui a fait l'objet de très nombreuses et importantes études et d'en présenter la doctrine après Goldziher et Schacht. Le chapitre, d'ailleurs, commence par une citation de R. Dozy et se termine par une comparaison de Nevill Barbour entre 'Abd Allāh ibn Yāsīn et Muḥammad ibn Tūmart.

Chapitre IX : Les lettrés berbères du Maroc et de la Mauritanie et leur science islamique (184-208). Comme dans le chapitre consacré aux Almoravides, en homme de terrain, l'auteur est ici à son aise pour entretenir le lecteur d'une foule de savants que nous n'avons pas l'habitude de rencontrer dans les études historiques. Et cela en faisant appel au *Mafāḥir al-Barbar* dont il traduit quelques notices, et surtout à une littérature locale orale ou demeurée à l'état de manuscrit. Et les centres culturels de Sūs et de la Mauritanie — des *zāwiya* visitées par l'auteur — sont signalés avec force détails.

Chapitre X : La geste hilālienne (209-226). L'auteur n'oublie pas qu'il vient de traiter d'un monde faisant partie d'un autre et que son livre s'ouvre sur les « Titres de gloire des Berbères ». Il doit être fermé sur la Geste hilālienne, qui débute par ce titre de paragraphe : « Nomades, arabes et berbères ».

La lecture de ce livre a été abordée avec un préjugé très favorable. Le titre en est incontestablement séduisant et nouveau par l'ampleur de la matière embrassée. La littérature arabe, en effet, abonde en textes de tout genre traitant des Berbères depuis le VIII^e siècle. Le travail de l'auteur aurait dû donc consister, dans une première phase, à rassembler le plus grand nombre de ces textes, quitte ensuite, après les avoir digérés, à n'en citer que dans les cas exceptionnels. Mais cela supposait une recherche à deux niveaux et un effort de synthèse considérable que l'auteur n'a pu fournir faute de temps. Aussi a-t-il été contraint de se référer trop souvent aux travaux de savants occidentaux. Si bien que son livre pourrait avoir pour titre : « Les Berbères dans la littérature orientaliste ».

Un autre regret concerne la traduction. H.T. Norris, qui semble pourtant maîtriser la langue arabe, n'hésite pas à traduire à partir de traductions. C'est le cas notamment avec Ibn Ḥaldūn traduit en anglais à partir de la traduction française de de Slane, ou d'al-Bayḍāq traduit à partir de la traduction de Lévi-Provençal. Ce qui le conduit à s'éloigner de l'original ou à reproduire des erreurs. C'est ainsi que, chez Ibn Ḥaldūn, al-Šarīf ibn Hāšim devient, en passant par de Slane, al-Šarīf ibn Hišām. Et ce passage du même auteur وهوؤلاء الهلاليين في الحكاية عن دخولهم الى افريقية طرق في الخبر غريبة a été traduit par de Slane « on conserve chez les Hilaliens des récits fort étranges au sujet de leur entrée en Ifrikiya ». Et par H.T. Norris « Among the Hilālīs they cherish curious stories about the account of their entry in Ifriqiya » (p. 216). Or une nouvelle traduction française donnerait « les Hilaliens ont d'étranges procédés de raconter l'histoire de leur entrée en Ifrikiya ». Dans le texte arabe, ce sont les *ṭuruq* « procédés » qui sont *ḡarība* « étranges ». أراد الخليفة أن ينصرف dans al-Bayḍāq, a été traduit par « the future caliph wished to leave » (p. 163). L'adjectif « futur » ne figure pas dans le texte arabe, où l'auteur exprimait une certitude, un fait acquis, non à venir. Lévi-Provençal a introduit « futur » dans sa traduction pour le lecteur non averti, mais en le plaçant entre crochets.

On ne peut que regretter aussi que H.T. Norris n'indique pas toujours ses sources ou cherche même à les dissimuler. Nous n'en prendrons pour exemple qu'un seul cas. Le *Tārīḥ Ifriqiya* d'al-Raḳīq est cité (p. 62) d'après un « manuscrit, pp. 17-18 ». Or, à ma connaissance, il n'existe qu'un seul, dont l'authenticité n'est pas encore formellement établie. Il a été édité en 1968 par al-Monji al-Kaābī, qui renvoie pour la citation en question à la page 17 du manuscrit, non aux pages 17-18. En outre, la traduction est plus proche du texte d'Ibn 'Idārī que de celui d'al-Raḳīq.

Encore un autre regret, la manière avec laquelle ont été traités les noms propres : *tifinar* pour *tifnagh*, *Ymktan* pour *Imk(a)t(e)n*, *Izmaren* pour *izamaren*, *Tamanart* pour *Tamamanawt*. Ce dernier toponyme est même gratifié d'une explication étymologique : « ' the minaret ' in berber ». Or, si ce toponyme Tamanart existe, il n'a rien à voir avec minaret. Il s'agit d'un vieux mot berbère dont la forme masculine « amanar » signifie, selon les régions berbérophones, albinos (mouton ou chameau), constellation, constellation d'Orion, lampe à huile, antilope, cavalier, etc.

Avec ses imperfections, ce livre, peut-être un peu hâtivement rédigé, n'est cependant pas inutile. Le public anglophone pour lequel il est destiné y trouvera sur les Berbères de précieux renseignements.

Mbarek REDJALA
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Muḥammad 'Abd-al-Wahhāb ḤALLĀF, *Qurṭuba al-islāmiyya fī 'l-qarn al-ḥādī 'ašar al-milādī / al-ḥāmis al-ḥiğrī*. Tunis, al-Dār al-Tūnusiyya li'l-Našr, 1984. 23 × 14 cm., 327 p.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat présentée en 1976 à l'Université du Caire. Il est élogieusement préfacé par l'un des bons spécialistes égyptiens de l'*Andalus*, le Docteur Maḥmūd 'Alī Makkī, professeur de littérature arabo-andalouse dans cette même université. Il est centré sur la Cordoue musulmane au 5^e/11^e siècle, et le sous-titre en précise encore l'orientation : il s'agit d'une étude globale sur « la vie économique et sociale », et non d'une histoire politique. Elle concerne cette période-clé de l'histoire de l'*Andalus* islamique qui suivit la chute du Califat omeyyade de Cordoue, et au cours de laquelle s'exprima de façon beaucoup plus nette que durant les siècles précédents le particularisme andalou au sein de l'ensemble méditerranéen du monde musulman.

Trois grands sujets président à la division de l'étude : *L'urbanisme* (première partie, p. 17-79) : plan de la ville; palais et lieux de plaisance; maisons; bains; moyens de communication et transports; réseaux de distribution de l'eau; mosquées; cimetières; églises; remparts et portes. *La vie économique* (deuxième partie, p. 80-232) : politique économique; commerce; marchés; industries; institutions financières; niveau de vie. *La vie sociale* (troisième partie, p. 233-324) : éléments de population; vie publique.

La vie économique est la partie la plus importante de ce travail, et les développements qui lui sont consacrés en constituent l'apport le plus fourni et le plus original. La division de l'ouvrage en trois grands chapitres est d'ailleurs quelque peu artificielle : tels des éléments d'information